

Le hockey sur glace

Wayne Gretzky, un Ontarien qui joue dans l'équipe d'Edmonton.

Chaque joueur porte un numéro inscrit sur son dos et sur son bras droit. A la différence du football, ce numéro n'indique pas nécessairement le poste occupé par le joueur : il a un caractère personnel. Le numéro 9, longtemps porté par de grands champions (2), jouit d'un prestige particulier (Gretzky porte le 99), de même

part des jeunes sont en effet des pratiquants. Quant aux autres, ils ne peuvent faire autrement que de s'intéresser au jeu.

Tout jeune, le Canadien commence à pratiquer un hockey plutôt spontané qui n'a que faire des règles officielles. La glace, donc les patins, ne sont même pas nécessaires : on joue en toute saison, n'importe où, en nombre quelconque, sans patins s'il

peewees, bantams, midgets, juvéniles, juniors. Cette dernière catégorie (16-20 ans) peut ouvrir la voie à la grande carrière à laquelle beaucoup rêvent, les yeux fixés sur les vedettes.

Très peu, pourtant, accèdent à la catégorie juniors, qui groupe 1 p. 100 des joueurs de 16-20 ans. Pour les sélectionner, des "éclaireurs" ont surveillé le jeu de ceux qui approchent de leur quinzième année et ils ont invité les meilleurs à suivre un entraînement spécial. Sur une soixantaine de recrues, quinze ou vingt seront classées juniors A, catégorie qui constitue le vivier des équipes professionnelles, les juniors B continuant à jouer après avoir abandonné toute ambition.

Chacune des grandes équipes professionnelles s'efforce de former le noyau de ses joueurs. Sélectionnés par elles, les plus talentueux des juniors A sont dirigés vers des clubs-écoles où ils poursuivent leur spécialisation. Les meilleurs feront le saut dans l'équipe première. Ce système de recrutement est en général peu compatible avec la poursuite d'études régulières à partir de la quinzième année. C'est pour remédier à cet inconvénient qu'au Québec a été créée, il y a quelques années, une ligue dite "collégiale" qui, tout en accordant plus aux études, tend à constituer un système de recrutement parallèle à celui des grandes équipes.

La coupe Stanley

Le symbole de la suprématie absolue dans le monde du hockey en Amérique du Nord est la coupe Stanley, qui porte le nom du gouverneur général du Canada qui l'institua en 1893. Ne peuvent y prétendre, chaque année, que les treize équipes de la Ligue nationale classées en tête à la fin de la saison. Celle-ci commence au début d'octobre et dure six mois. Toute équipe membre de la Ligue joue quatre-vingts parties (trois ou quatre parties par semaine), puis les meilleures au classement s'affrontent dans une série d'"éliminatoires", le principe de la coupe remplaçant celui du championnat pour cette phase finale de l'épreuve. L'équipe victorieuse a droit à un "triomphe" dans les rues de sa ville. Ce triomphe est allé souvent à l'équipe montréalaise des Canadiens ou à l'équipe torontoise des Maple Leafs. ■



De nombreux Canadiens sont, dès leur jeune âge, membres d'un club de hockey amateur.

que le numéro 4. Écarté dès le début pour des raisons évidentes, le 13 a fait son apparition récemment et il est porté par trois ou quatre joueurs de la Ligue nationale.

Des millions de pratiquants

On comprendrait mal le caractère de sport national du hockey canadien si l'on ne connaissait pas l'ampleur de la participation de la jeunesse. La plu-

n'y a pas de glace, avec une balle de tennis. Seuls sont requis une crosse et un chandail portant si possible un numéro prestigieux (on en trouve dans tous les grands magasins). Quant aux buts, des bûches ou des cailloux suffisent à en marquer l'emplacement.

On estime que cette forme de hockey "de récréation" donne aux petits Canadiens une aisance dans le maniement du "bâton" que d'autres mettent beaucoup de temps à acquérir.

Nombre de garçons, et quelques filles, s'inscrivent dans leur club local et parcourent, avec l'âge, la petite carrière des amateurs : moustiques,

2. Un film sur Maurice Richard est intitulé « Mon numéro 9 en or » (Office national du film).